

L'AUTRE.

C'est, d'abord, son regard glacial qui me transperça.

J'étais arrivé la veille dans cette ville inconnue, et j'avais traité en deux heures les affaires qui m'y avaient amené. Sans impatience et sans plaisir, j'attendais l'heure du retour en déambulant au hasard dans des rues anonymes. Les passants que je croisais, les vitrines des magasins, même le ciel nuageux, tout m'indifférait, et je commençais à m'ennuyer sérieusement. Devant une pharmacie dont l'enseigne clignotait avec véhémence, je voulus revenir sur mes pas. Et c'est en me retournant que je le vis.

Lui aussi se retournait et me regardait, lui aussi.

La méchanceté qui irradiait des fentes de ses yeux plissés me pétrifia. Il faut croire que je l'impressionnais également car il restait figé, me fixant sans vergogne. Indigné par son attitude qui frisait l'insolence, je m'astreignis à le dévisager. Et nous demeurions là, sur ce trottoir, face à face, noyés dans notre soudaine immobilité, au milieu de la foule excitée sans cesse de mouvements browniens. Mais bien vite, je compris que je ne pouvais pas rester ainsi, en statue du commandeur faisant justice d'un crime dont j'ignorais tout. Avant de lui tourner le dos, je lui jetai un dernier regard qui ne devait pas être des plus amènes. Mais, comme moi, il s'était décidé à faire demi-tour, et son coup d'œil me parut aussi inamical que le mien.

J'étais bien décidé à ne parler à personne, pas même à ma femme, de cette rencontre qui me sembla, à la réflexion, bien dérisoire et sans signification. D'ailleurs, je me raisonnais en me répétant qu'il n'était pas rare de rencontrer un individu antipathique, et j'oubliais peu à peu cet incident.

C'est alors que je l'ai retrouvé, à deux pas de mon domicile.

Ce jour-là, – c'était un jeudi, j'en suis certain – j'étais passé à ma banque pour une quelconque opération financière. Les clients étaient nombreux, et je pris place dans la file d'attente. Comme j'en ai l'habitude, la tête basse, je me plongeai aussitôt dans mes réflexions qui ont souvent trait à des bricolages textuels utilisés par la suite dans des écrits que je me plais à composer pour ma plus grande délectation. Je me fis la remarque que le verbe : RIMER était, à l'aide d'un chiasme, le parfait reflet de son homologue : MIRER, et je me demandai si, dans ce cas, on pouvait parler d'écriture en miroir. Perdu dans mes pensées, je heurtai légèrement celui qui me précédait. En m'excusant, je relevai la tête, et je le vis.

Il était, lui aussi, dans une file qui s'étirait parallèlement à la mienne. Oh, il n'avait guère changé ! Je croisai son regard, toujours hostile et méprisant. Mais cette fois, je me mis à le scruter scrupuleusement afin que son visage soit à tout jamais imprimé dans ma mémoire. Sa bouche, aux lèvres minces, retombait en arc de cercle et corroborait l'animosité émanant de ses yeux. Un

nez crochu, en bec d'aigle, des oreilles légèrement décollées et un cou flasque qui pendillait lorsque sa tête, comme le font les oiseaux, brusquement pivotait, tout le rendait déplaisant et ridicule. Une fois encore, il avait adopté la même attitude à mon égard : il me dévisageait minutieusement, sans gêne apparente mais avec, me semblait-il, une certaine surprise. Exaspéré par cet examen qui me scandalisait, je battis une fois encore en retraite. Aussitôt, il fit demi-tour, remontant la file où il attendait, et il disparut. Profondément ému, je regagnais mon domicile en me demandant si cette deuxième rencontre était le résultat du hasard ou si...

C'est lors de la troisième que je ne me suis plus posé la question.

Ce soir-là, dans la voiture d'un ami qui conduisait, je me prélassais sur la banquette arrière, ayant laissé à ma femme la place dite, fort plaisamment, « du mort ». Toute la journée, par une chaleur caniculaire, nous avions sillonné les routes de Provence, du Luberon au Ventoux, et nous étions sur le retour. Mon ami conduisait calmement, en souplesse. L'air frais, qui pénétrait à flots, car les quatre vitres étaient baissées, nous revigorait. La conversation languissait : nous nous étions déjà tout dit. Et nous préférions laisser les collines touffues, les falaises blanches ou rousses défiler lentement devant nous. Peu à peu je m'assoupissais lorsque, soudain, je me redressai en poussant un cri. Il était là, dans le rétroviseur, et il me regardait, la bouche grande ouverte, comme s'il venait, lui aussi, de hurler.

Ma femme et mon ami, qui s'étaient retournés à demi vers moi, me demandèrent si j'avais rêvé. Je les rassurai : oui, c'était un rêve, un rêve idiot, comme tous les rêves. Mais je savais, moi, que ce n'était pas un rêve, et qu'il était toujours là, dans le rétroviseur, et qu'il continuait à me toiser avec insolence et dureté. Aucune compassion dans son regard implacable ; il me jugeait, ou plutôt il me jugeait, et j'étais, je n'en doutais pas, déjà condamné... Mais qu'avais-je fait ? Que lui avais-je fait, à lui ? Pourquoi me poursuivait-il ainsi ? Et comment était-il monté dans cette voiture qui roulait quand même à une confortable allure ? Tant pis ! Il fallait poser cette question à mon ami. Il allait penser que je perdais la raison, mais je devais savoir. Je me penchai vers l'avant pour lui parler plus commodément, en confiance ; avant je jetai un regard sur le rétroviseur afin de m'assurer que l'autre était toujours là... Il était parti, volatilisé, et je ne voyais plus que les talus d'herbe roussie qui s'enfuyaient à toute vitesse. Je me rencognai, découragé, sur la banquette, et je fermai lentement les yeux. Mais une masse frappait dans ma poitrine, et je n'arrivais pas à arrêter le tremblement de mes mains qui savaient, elles, ce que j'avais vu.

Dès l'abord, ce matin, en pénétrant dans ma salle de bain, j'ai pressenti qu'il était là, chez moi, et qu'il m'attendait.

Eh bien, non ! Je ne me suis pas trompé ! Il est bien là, et il me regarde, comme les autres fois, dans les yeux. Mais il est encore plus laid, avec ses cheveux embroussaillés et ses paupières alourdis de sommeil. Où a-t-il pu dormir ? D'où vient-il à cette heure si matinale, et dans cette tenue, en pyjama ? Ma parole, il vit maintenant ici, dans ma maison ! Il veut prendre ma place ! Il veut être moi ! Je ne veux pas ! ! Tu prétends me déloger, n'est-ce pas ? C'est pour ça que tu me suis sans arrêt, que je te retrouve partout, à tous les coins de rue ! Et maintenant, chez moi ! Sans réfléchir, je hurle, l'écume aux lèvres. Et je m'avance vers lui, les poings serrés, bien décidé à le jeter dehors. Mais lui aussi fait un pas en avant, l'air furieux, comme moi. L'affrontement est inévitable...

- Mais qu'est-ce que tu as encore ? Je t'entends de la cuisine alors que la radio fonctionne à fond !

C'est ma femme qui intervient en poussant brutalement la porte de la salle de bain. Il faut pourtant que je lui explique tout, car que va-t-elle dire en voyant l'autre ici, en pyjama qui plus est ?

- C'est ce type qui me suit partout...

Je lui explique brièvement toutes nos rencontres, à l'autre et à moi.

- Maintenant, le voilà qui vient chez nous ! Et dans cette tenue, encore ! Va, appelle la police ! On va le faire coffrer vite fait bien fait, ce sale type !
- Mais quel type ?

Et elle me regarde étrangement, comme si elle cherchait au fond de moi quelque chose que je ne peux pas discerner.

- Quel type ? Mais, lui !

Et, du doigt, je montre l'autre qui est toujours devant moi. Ce salaud-là, sans doute pour brouiller les pistes et impressionner ma femme, à moins que ce soit pour me narguer, me désigne du doigt, lui aussi !

- Qu'est-ce que tu attends ? Dépêche-toi, voyons !

Je me tourne vers elle, et je ne comprends plus rien. Les yeux démesurément agrandis par, me semble-t-il, la terreur, elle me vrille un regard de folle. Ses lèvres tremblent. Elle recule pas à pas. Et le cri jaillit, un cri strident, qui m'assourdit. Elle se sauve, maintenant. J'entends les portes claquer. C'est tout. Je me retrouve seul, médusé, avec l'autre, qui lui non plus n'a pas bougé.

Alors, il ne me reste plus, pour le faire disparaître, pour l'anéantir, pour m'en débarrasser

enfin, il ne me reste plus qu'à fermer les yeux, définitivement.